
U d'/of OTTAWA
39003002515988

ÉMILE BOISSIER

Dame Mélancolie

(POÉSIES & PROSES RYTHMÉES)

Avec Préface
de
PAUL VERLAINE



PARIS
VANIER, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1893

EN PRÉPARATION :

Le Psautier du Barde

Recueil de vers.

Ce volume, limité à 200 exemplaires, ne sera jamais réimprimé.

ÉMILE BOISSIER

Dame Mélancolie

(POÉSIES & PROSES RYTHMÉES)



Avec Préface de PAUL VERLAINE



PARIS

VANIER, ÉDITEUR

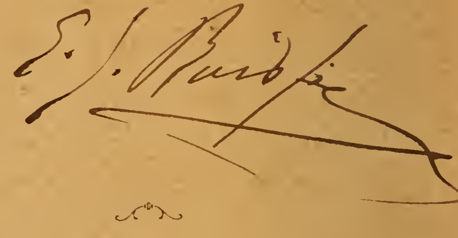
19. QUAI SAINT-MICHEL, 19

M.DCCC.XCIII

Le tirage de ce volume a été limité à 200 exemplaires.



des tendres exquisités ; le savant
Exemplaire Hommage de l'auteur.



EN PRÉPARATION

Le Psautier du Barde

Recueil de vers.



PRÉFACE

Le recueil de vers que voici est l'œuvre d'un très jeune homme, mais n'allez pas vous y tromper! — Sous la forme d'une sorte de « RÉCIT », *ou plutôt de* « VISION SYMBOLIQUE » *(dans le meilleur sens du mot), l'auteur se dépeint, en tant que poète, lui-même.*

« DAME MÉLANCOLIE », *qui doit lui rester et à qui il doit rester fidèle, joue ici le principal rôle, ainsi d'ailleurs que l'indique le titre général. — Aussi bien, les poèmes désignés par les sous-titres sont une marche lente vers un but qui n'est autre que cette idée :* « Les rêveurs doivent être préférés aux gens raisonnables ».

Cette conclusion, ainsi que les prémisses et les pièces intermédiaires, se présente dans le livre d'Emile

Boissier, revêtue d'une forme parfaite — ou presque, puisqu'ici-bas rien n'est complètement parfait, — solide, souple et brillante comme une arme de luxe bien trempée.

D'ailleurs, vous allez vous convaincre de tout ce qui vient d'être affirmé par la lecture et, je vous le prédis, par la lecture à nouveau et à nouveau de ce superbe premier livre qui engage fort l'auteur.

Noblesse oblige.

PAUL VERLAINE.



Rêves Lunatiques

« — J'aime les nuages,... les nuages qui passent... là-bas,... les merveilleux nuages! »

(CH. BAUDELAIRE.)



I

A DAME MÉLANCOLIE

« Dame Mélancolie, » *en robe de brocart*
Se promenait au bord de l'antique terrasse,
En quête de songeurs, dont l'âme par trop lasse
Fuit le rire brutal et s'exile à l'écart.

*
* *

Le parterre odorant des jasmins et des roses
Evoquait les splendeurs royales d'autrefois ;
Et la morne tristesse éparse dans les bois
Faisait subir au cœur mille métamorphoses.

*
* *

— « *Chère Dame, je suis un enfant très rêveur,*
Epris de vos grands yeux où brille la Folie.
Pardonnez mon amour, « Dame Mélancolie, »
Votre regard est doux et triste ; — il me fait peur. »

*
* *

Son baiser, lentement, a recherché ma bouche ;
Puis faisant, d'un air noble, un geste, elle m'a dit :
— « *Sois mon amant ; tout autre amour est interdit.* »
J'ai pour elle depuis une amitié farouche.



II

LA SOLITUDE

J'ai rêvé d'être seul en un parc centenaire,
Où l'esprit se noierait au lac du Souvenir ;
Mélancolique ainsi qu'un jeune poitrinaire,
Je ne pourrais percer les brumes d'avenir.

Mes regards se perdraient à l'horizon, très vagues,
— Regards d'enfant naïf, symboliques et doux —
Et je devinerais, là-bas, le bruit des vagues
Déferlant sur les rocs en de houleux remous.

*
* *

La Mer serait tout près et pourtant invisible.
La Mer ! Oh ! je voudrais mourir à sa chanson
— Berceuse de nourrice, ironique, insensible ;
Complainte répétant toujours le même son. —

Je m'étendrais sur un linceul de roses blanches,
Ayant dessus mon front les senteurs des lilas,
Et sous les fleurs de Mort, pleuvant en avalanches,
Je m'anéantirais, éternellement las.



III

LE RENOUVEAU

De blanches visions cueillent les fleurs écloses
Dans la plaine, où serpente un ruisselet d'argent ;
Et comme un renouveau de tendresses écloses
De blanches visions cueillent les fleurs d'argent.

De grands cygnes avec des mollesses étranges,
Se bercent doucement sur l'onde qui s'enfuit,
Et les vierges ont eu de longs regards étranges,
Des regards poursuivant un rêve qui s'enfuit.

Elles ont revécu les ivresses anciennes
Sous le baiser charmeur du printemps renaissant ;
Evoquant le parfum des floraisons anciennes
Elles ont suscité le passé renaissant.

Une chanson sommeille en l'odeur des corolles,
L'air semble palpiter d'ailes de papillons ;
Et leurs lèvres aussi sont de rouges corolles
Où se meurt la caresse en vol de papillons.



IV

A MARIE DE C...

Du très vieux manoir de mon Souvenir
Essaiment vers toi des vols de palombes ;
— Comme des baisers blancs vers l'avenir —
Et tous mes Regrets sont de mornes tombes.

Ton nom de Marie est pur comme un lis,
Lumineux ainsi qu'un rayon d'étoile ;
Et pour le fêter, il faudrait un lis
Dont la tige aurait pour fleur une étoile.

Vierge blonde, enfant à l'œil étonné,
Reçois mon amour pour unique offrande.
Je te l'offre afin que ton cœur me rende
Le même présent que j'aurai donné.



V

SOIR SILENCIEUX

Nul bruit dans le lointain. — Seuls, de tristes abois
De chiens, se lamentant au silence des bois.
Au ciel, le clairsemis lumineux des étoiles,
Et sur les champs brumeux, un flottement de voiles
Blancs. — C'est l'enivrement céleste des beaux soirs,
Où le couchant mystique a mis ses reposoirs
De nuages sanglants. — C'est l'Aurore du Rêve ;
Et le Soleil brillant d'un éclat d'ostensoir
Me semble un jeune Dieu, descendu pour s'asseoir
Sur la Mer, dont les flots se meurent vers la grève.
C'est maintenant qu'il faut rêver, ô pauvre cœur !
Dont les coups du Destin hâtèrent les blessures ;
Qu'il faut laisser s'épandre, ainsi qu'une liqueur
Le sang qu'ont fait gicler d'ironiques morsures.
L'être n'est plus, qui fut un pauvre être souffrant ;
Morts sont tous les mépris, vaines les infortunes.
Plus de cris de douleur, de plaintes importunes.
C'est maintenant qu'il faut rêver, ô Juif-Errant !



VI

ATAVISME

Je souffre quand je songe au lointain atavisme
Qui fait revivre en moi les êtres disparus.
— Globules de mon sang, chair de mon organisme,
Je dois tout aux aïeux, vices comme vertus. —

Mais l'un d'entre eux surtout obsède ma pensée,
Assistant à mes plus infimes actions,
Il me guide toujours dans la route tracée
Par le flot continu des générations.

Quel est-il?... Mon désir serait de le connaître,
De savoir quel pays, quel siècle le vit naître.
Ce dut être un cœur fier, un sublime rêveur,

Epris de solitude et d'horizon champêtre.
C'est pourquoi je vénère avec tant de ferveur
Le Mort qui m'a légué son âme ; — Mon Ancêtre. —

VII

L'AME DES FLEURS

I

Jonchée éparse, aux soirs d'avril décloses,
Les fleurs, — lilas, violettes, jasmin, —
Ouvrent leurs cœurs embaumés ; et les roses
S'endorment en l'espoir du lendemain.

II

Les fleurs, — lilas, violettes, jasmin, —
Font, aux massifs, de discrets mariages,
S'endormant en l'espoir du lendemain,
Et se mêlant en d'obscurs alliages.

III

Font, aux massifs, de discrets mariages,
Ces fleurs, rêvant dans le calme du soir,
Et se mêlent en d'obscurs alliages,
— Tels les parfums d'un mystique encensoir.

IV

Ces fleurs, rêvant dans le calme du soir,
Ont des parfums incitant aux caresses,
— Tels les parfums d'un mystique encensoir,
Doux préambule aux suprêmes ivresses. —



VIII

IMPRESSION

Aux vibrants tremolos de flûtes fugitives
S'endolorit mon cœur de souvenirs lointains.
— Souvenirs engloutis, remembrances plaintives
Des couchants orangés et des roses matins.

J'apers donc en mon Moi, comme au fond des cassettes
Mystérieuses, un subtil enchantement,
Au bruit des sequins d'or, au son des castagnettes,
— Rêve pur et naïf de ce Passé qui ment. —

Les femmes de là-bas, les Vierges d'Algérie
Avaient des yeux bistrés au regard incertain.
Or, quand des minarets tombe le chant qui prie,
S'endolorit mon cœur du souvenir lointain
Des couchants orangés et des roses matins.



IX

MALAISE

Ce soir, l'âme des morts erre dans les ténèbres.
— Ils se sont réunis en sinistre conclave. —
Pour rendre mon esprit, à jamais leur esclave,
Ils ont couvert mes yeux de leurs voiles funèbres.

⁂

L'horloge fait vibrer une heure fatidique,
— L'heure des Désespoirs, l'heure du Mauvais Rêve, —
Et son grand balancier qui s'agite sans trêve,
Palpite — cœur géant — d'un bruit périodique.

⁂

La lune, dans ma chambre, éclaire les fantômes
Des deux grands rideaux blancs, auprès de la croisée.
Sur une table où dort une coupe irisée,
Un bouquet agonise en jetant ses aromes.



Je suis triste ce soir, — invinciblement triste. —
De ses yeux sans regard, un horrible squelette
Sournoisement caché dans l'alcôve, me guette
Afin de m'empêcher de fuir à l'improviste.



X

ELLE...

I

Elle est morte depuis de lointaines années,
Morte pour tous! — Pour moi seul, elle existe encor!
Les couleurs de l'ancien portrait se sont fanées;
Elle revit pourtant. — Ses blanches haquenées
Passent. — Le pont-levis s'abaisse au son du cor.

II

La voici! La voici, triomphalement belle,
Avec ses fauconniers, ses pages; la voici,
La cravache à la main, chevaleresque, telle
Que je la vois venir chaque nuit, la cruelle,
Car elle sait fort bien que je l'attends ici.

III

J'en ai peur et je l'aime! — ô le mystère étrange! —
Je veux la voir, de loin, sans pouvoir lui parler;
J'en ai peur comme d'un spectre qui serait ange,
Eclos dans l'alambic, d'un infernal mélange
De cette hérédité qui cherche à me troubler. —

IV

J'ai dû vivre jadis à sa cour... — Son visage
Me rappelle des souvenirs, — oh! très confus! —
Et d'abord..., cette rose blanche, à son corsage,
Ne la donnai-je pas, alors que j'étais page?...
— Peut-être, mais j'ignore, hélas! ce que je fus! —

V

Elle est morte depuis de lointaines années,
Morte pour tous! — Pour moi seul, elle existe encor!
Les couleurs de l'ancien portrait se sont fanées;
Elle revit pourtant. — Ses blanches haquenées
Passent. — Le pont-levis s'abaisse au son du cor...

XI

JOUR DE DEUIL

I

Les lis avaient des pleurs dans leur corolle ouverte,
Les fleurs de nénuphars se mouraient en l'eau verte,
Et tout disait le deuil dans le parc endormi.
Les nacelles voguaient sur le lac olivâtre,
Et la douleur poignait le Cupidon d'albâtre,
Qui semblait s'attrister à la mort de l'ami.

II

Dans le salon doré, les portraits des ancêtres,
— Vieux seigneurs chamarrés, jeunes marquises, prêtres,
Avaient abandonné le sourire éternel.
Les glaces reflétaient la tristesse des choses,
— Canapés Louis quinze et tentures à roses,
Se recueillant en un silence solennel.

III

Les volets étaient clos, les portes ogivales
Closes aussi. — Le bruit assourdi des sandales
Ne faisait plus vibrer les escaliers déserts.
Un chèvrefeuille blanc, tout le long des murailles
Grimpait, insouciant des tristes funérailles,
Et, vivace, poussait ses glauques rameaux verts.

IV

Et j'eus en mon esprit la morne souvenance
De cet ami défunt, connu depuis l'enfance,
Qui ne reverrait plus le château des aïeux ;
Je me souvins alors de son visage blême,
Et, tel qu'Hamlet, songeant à l'Eternel Problème,
Je m'enfuis loin du parc, des larmes dans les yeux.

XII

LES ÉPHÈBES S'EN VONT...

Les éphèbes s'en vont, au hasard du chemin,
Vers un castel où dort une angeline blonde.
Fous, les cheveux au vent, la mandore à la main,
Laissant un libre essor à l'âme vagabonde,
Les éphèbes s'en vont au hasard du chemin.



La vierge qui sommeille a pour nom « Poésie, »
Et les éphèbes sont des Poètes errants,
— Ceux qui, dès le berceau, pour Reine l'ont choisie. —
Ils marchent d'un air fier, comme des conquérants.
La Vierge qui sommeille a pour nom « Poésie. »



Du grand heurtoir forgé, frappant contre la porte,
Ils attendent. — En vain... — Car, depuis des Printemps
Leur voyage a duré « si longtemps, si longtemps, »
Que lorsqu'ils sont au but, « la Poésie est morte. »



Les Visions

Aimai-je un rêve?
Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
En maint rameau subtil...

(Stéphane Mallarmé.)



I

VISION BLANCHE

L'impératrice au long visage très pâle, avec, dans les cheveux poudrerizés, l'éclat magique d'un diamant ; — tel, un ver luisant dans un parterre de neige, descendit les degrés de l'escalier de marbre.



Elle vint mirer sa robe, d'une blancheur moirée, aux profondeurs du lac, où les cygnes fuyaient comme un envolement de floraisons virginales.



Sur le sommet d'un temple dorique, des palombes se posèrent, et l'on eût dit leurs plumes oubliées dans les amandiers en fleurs.



La lune parut dans le ciel nuageux, irradiant sur des touffes de lis, éparses en le jardin mystique, et le lac devint un fleuve d'argent nacré, où voguaient des oiseaux de rêve.



II

VISION ROSE

Sous des tentures roses, un jeune enfant dormait, et le soleil se jouait dans un baiser sur ses lèvres.

*
* *

Et des roses s'épanouissaient dans des vasques de porphyre.

*
* *

A l'horizon, des nuages passaient, comme des vols de flamants. — L'haleine de l'enfant se mêlait à celle des fleurs, et sa chair semblait pétrie avec des nuages roses.

*
* *

Sous les tentures, le jeune enfant dormait, et le soleil se jouait dans un baiser sur ses lèvres.



III

VISION ROUGE

Les coquelicots et les pivoines rutilent dans le parc, attristé du crépuscule.

⁂

Le Cupidon de marbre, sous la saulaie, prend des tons « rouge cuivré ». — Surtout la main levée, et qui tient la sagette.

⁂

Les coquelicots et les pivoines rutilent dans le parc, attristé du crépuscule.

⁂

Pourquoi être venue au rendez-vous en robe rouge, méchante enfant ? Est-ce pour masquer la pudeur de tes joues ?...

Je te préfère en ta robe couleur de lune.



Il y a trop de rouge déjà ! — les coquelicots et les pivoines rutilent dans le parc, attristé du crépuscule.



IV

VISION NOIRE

Les croquemorts sont venus, et ils ont enseveli la petite négresse, si gentille avec ses dents blanches.



Les méchants croquemorts ont recouvert le cercueil d'un drap noir, et ils se sont enfuis, l'emportant au cimetière.



Il fait une nuit sombre et dénuée d'étoiles. — Le cimetière est triste quand il n'y a pas de clair de lune.



Pourquoi l'avoir enterrée la nuit, la petite négresse, sous cette croix d'ébène ?

Je ne sais pourquoi, cela m'attriste...



V

VISION BLEUE

Parmi les grottes d'azur, l'eau reflète le ciel transparent, et l'on dirait un paysage de rêve, comme en a peint Léonard de Vinci.



Il n'y a personne sur la rive.



On devine des visions flottant dans l'air, vagues et confuses. — La mer est une étendue cœruléenne d'une infinie pureté.



Il n'y a personne sur la rive.



VI

VISION JAUNE

Les blés ondulent paresseusement dans la plaine, ma chérie. — Mets ton chapeau de paille, orné de rubans jaune d'or. — Le petit serin dans sa cage fredonne sa chanson.

Mets ton chapeau, ma chérie.



Où irons-nous ? — Je ne sais pas ! Si nous visitions nos serres d'orangers et de citronniers ?



... Et les deux amants sont partis...



VII

VISION VERTE

Le fleuve aux eaux verdâtres charrie des cadavres décomposés. — Les chairs sont épouvantables à voir... Le fleuve coule à travers une forêt de sapins.

⁂

Il est rempli d'herbes aquatiques, près des rives, et les roseaux sont les fuseaux graciles de quelque Naïade ignorée, à moins qu'ils ne soient les épées du Triton qui se cache.



. . . .

Voilà mon cauchemar un jour d'absinthe.

. . . .



Religieusement

— *Et Dieu? — Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas.*

(A. de Vigny.)



I

SAINTE CÉCILE

(D'après le Tableau de J. Stella)

SONNET

« *Et que sa voix, ses doigts et l'espinette*
» *Meinent ungt bruyct doulx et mélodieux.* »
CLÉMENT MAROT.

... Et, très mystiquement, les yeux fixés au ciel,
Et les doigts bondissant sur le clavier sonore,
Elle écoute le son d'orgue, qui s'évapore,
— Séraphique et lointain comme un chant d'Ariel.

*
* *

Son esprit, va, flottant, loin du Matériel,
Tandis que l'Irréel du Rêve s'incorpore,
Et son regard se perd à l'horizon que dore
La pourpre d'un couchant presque artificiel.

*
* *

Les harmoniques purs engendrent le Symbole ;
Chaque accord représente un ange qui s'envole
Vers les Sphères d'azur où planent les Elus.

*
* *

Plus doux que la cithare ou la harpe d'Eole,
L'orgue semble la voix qui célèbre Jésus,
L'hymne d'amour divin qui guérit et console.

II

LES LARMES DE SANG

Je sais un portrait de madone antique,
Portrait peint sur bois. — Des larmes de sang
Tombent des doux yeux de la vierge antique.
Aux tristes regards noyés dans le sang.

Vierge aux sept douleurs, mère de souffrance
Tu portes le deuil de ton fils martyr ;
Et moi, je bénis ta sainte souffrance,
Car j'aime Jésus, ce divin martyr.

Symbole d'amour et de sacrifice,
De ton fils aimé tu fis sacrifice
Sans te rebeller devant les bourreaux ;

Et tes pleurs sanglants furent la rosée,
Qui, sans émouvoir le cœur des bourreaux,
Tomba sur le sol, — divine rosée.



III

LES CATHÉDRALES

J'aime la majesté des vieilles cathédrales :
Les chants religieux y planent largement ;
Et sur les hauts piliers contournés en spirales,
On fixe les draps noirs, aux jours d'enterrement.

C'est là que tout enfant me conduisait ma mère.
Joignant avec candeur mes deux petites mains,
Je priais avec foi, car aucune chimère
Ne m'attirait alors vers les rêves humains.

Aujourd'hui, je connais l'orgueil de ne pas croire
Aussi naïvement. — Je ne joins plus les doigts
Pour prier le Seigneur et célébrer sa gloire ;

Pourtant, de ses bienfaits, j'ai gardé la mémoire,
Et mes quelques vertus, — apanage illusoire, —
C'est, — soit dit entre nous, — à Dieu que je les dois.



IV

CRÉPUSCULE MYSTIQUE

Derrière le long mur très gris du cimetière,
Sur le champ du Repos, se profile la Croix,
Et la nuit va bientôt couvrir le cimetière,
Et noyer les cyprès, les tombes et les croix.

Vague, semble flotter la mystique prière
Des âmes dans le crépuscule violet ;
C'est un chant musical plutôt qu'une prière,
Et le ciel est comme un manteau très violet.

Sur la croix de bois noir où le Christ agonise,
Pleut le reflet doré d'une étoile de feu ;
Le maigre corps livide, où la vie agonise,
Est entouré par une auréole de feu.

Dans ce recueillement d'Ame vers le Mystère
Tous les désirs sont vains et tous les bruits sont morts,
Lumineux dans la brume, où rampe le mystère,
Le Christ semble implorer son Père pour les Morts.



La Mort du Page

Baiser ! rose trémière, au jardin des caresses !

(Paul Verlaine.)



LA MORT DU PAGE

I

Nonchalamment étendue sur des coussins de velours grenat brodés de fleurs de lis d'or, la châtelaine rêvait.

A quoi rêvait-elle, la tant doulce, nonchalamment étendue sur les coussins ?

II

Elle écoutait, attentive, un rondel que murmurait son page chéri, s'accompagnant sur la viole d'amour ; et son regard errait, là-bas, bien loin, sur la campagne, à travers l'étincellement des vitraux multicolores. — Elle écoutait attentive un rondel.

III

La voix qui psalmodiait les vers avait un timbre angélique, des accents d'une langueur infinie ; et le rondel disait :

« Ayez pitié de moy, ma Chastelaine,
Vous qui savez que je me meurs d'amour ;
Et lairrez choir du hault de vostre tour
La fleur du lys ou de la marjolaine.
Sur l'oreiller qu'embaulme vostre haleine,
Que je voldrois reposer ung seul jour.
Ayez pitié de moy, ma Chastelaine,
Vous qui savez que je me meurs d'amour.
De doulx parfums, quand vostre alcôve est pleine,
Acceptez-moy pour vostre troubadour.
Je resterois vostre page, ô ma Royne,
— Page charmé qui vous fera la cour. —
Ayez pitié de moy, ma Chastelaine,
Vous qui savez que je me meurs d'amour. »
. . . .

. . . .
La voix qui psalmodiait les vers avait un timbre angélique.

IV

Or, comme il était à ses pieds, la châtelaine frôlait de sa main pâle les boucles blondes de l'enfant, et lui se pâmait, les sens captifs, sous cette caresse endormeuse, et ses grands yeux couleur d'azur mendiaient l'aumône d'amour.

Or, comme il était à ses pieds, la châtelaine frôlait de sa main pâle les boucles blondes de l'enfant.

V

Elle lui mit au front un baiser, — un baiser de sœur aînée.

Il était si frêle, le pauvret, que cette caresse le fit mourir d'amour ; — rien que pour un baiser au front, un baiser de sœur aînée.

VI

Consolez-vous, ô châtelaine!

Les asphodèles ont fleuri sur la tombe de votre page. — Plus de vains regrets! — Il est mort avec, dans l'âme, son rêve de poète.

Mais, que vois-je ? Des pleurs dans vos beaux yeux! Ah ! vous aimiez cet enfant ? Consolez-vous, ô châtelaine!



L'Envol des Heures

Rien ne peut arrêter ta fuite, ô temps doré de ma jeunesse! C'est en vain que je te rappelle... Tu cours précipiter tes ondes dans la mer de l'éternité!

(SCHILLER.)



I

AU JARDIN DE MON AME

Au jardin de mon Ame, il est de clairs bosquets
Où se cachent parfois des fleurs à l'air étrange :
Les fugitifs « Espoirs » *et les mornes* « Regrets, »
— Les uns, fleurs de soleil, les autres, fleurs de fange.

*
* *

Le « Regret » *qui m'attriste et l'* « Espoir » *qui me ment,*
Ont déchiré mon cœur aux buissons d'aubépine.
Je les chéris pourtant tous deux également,
Car j'aime à contempler ma pauvre Ame en ruine.

*
* *

— « Au jardin de mon Ame, arrosé par mes pleurs,
Te plaît-il les cueillir, « Dame Mélancolie »,
Ces anémones sans parfums et sans couleurs,
Ces fleurs pâles où rôde une lente agonie?... »

*
* *

Les « Heures » *que comptait le sablier du* « Temps, »
Ont fui devers le lac où frissonnent des moires ;
L'automne triste, enfin, remplace le printemps,
Et le « Passé » *béni, revit en nos mémoires.*

II

GALANTE INVITE

LUI

« *Ah ! laisse-moi humer cette larme qui tremble*
A la pointe des cils frangés de ton œil noir ;
Dans un spasme d'amour, que nos lèvres ensemble
Fassent enfin la paix dans le calme du soir.

Mets tes bras à mon cou, petite rancunière ;
J'ai gardé la saveur de nos baisers anciens ;
Ne boude plus ! Que ta larme soit la dernière,
Promenons notre idylle aux bois Théocritiens.

Et si nous rencontrons quelque penseur austère
Dont notre oarystis effarouche les mœurs,
Nous nous embarquerons, Mignonne, pour Cythère,
Avec des amours blancs et roses pour rameurs.

Eros nous recevra dans un palais féerique,
Sur un trône d'azur constellé de saphirs,
Et, sur le lac où flotte une douce musique,
Nous voguerons, poussés par l'aile des zéphyrs.

En ce pays rêvé de maîtresses fidèles,
Afin que notre ardeur puisse enfin s'apaiser,
On nous enseignera des ivresses nouvelles,
Et les charmes exquis d'un ignoré baiser. »

ELLE

« *Non ! restons près du feu qui lentement s'achève ;*
A quoi bon voyager, lorsque l'on aime, dis ?
Auprès de toi, la nuit me semble toujours brève,
L'alcôve, ô bien aimé, vaut tous les Paradis. »

III

QUAND L'INGRATE A FUI

Quand l'ingrate a fui, la source a pleuré
Des larmes d'azur sur la roche grise ;
Et mon cœur aussi, mon cœur a pleuré
Les larmes d'azur dont l'âme se grise.

Quand l'ingrate a fui, le vent gémissant
Sifflait dans les ifs du vieux cimetière,
Et mon cœur aussi, mon cœur gémissant,
Etait dévasté comme un cimetière.

Quand l'ingrate a fui, les feuilles d'Automne
Jonchèrent le sol de leur tapis roux ;
Et tous mes espoirs — fugitif automne —
Ont jonché mon cœur de leur tapis roux.

Quand l'ingrate a fui, le jet d'eau rythmique
Pleurait dans la vasque un égrènement,
Et mon sang aussi, de son bruit rythmique,
Pleurait dans mon cœur un égrènement.



IV

LA REGRETTÉE

Ses grands yeux noirs, brillant comme deux escarboucles,
Parmi la blondeur fauve et pâle des cheveux,
— Frisettes d'amoureuse, retombant en boucles,
Bien plus lascivement, hélas ! que je ne veux ! —

Son timbre, harmonieux comme un cristal qu'on choque,
— Timbre de voix si clair qu'on dirait un baiser ; —
Ses mains dans le manchon de castor, et sa toque
Abritant son front pur qui veut se refuser ;

Son pied de Cendrillon, dont la grâce mignarde
Se cache sous la jupe aux reflets de satin,
Sitôt qu'elle a cru voir qu'un indiscret regarde
Le bas rouge qui semble un exquis diablotin.

Oh ! tout cela ! — ma vie et ma douce folie —
Tout cela s'est enfui pour toujours ! pour jamais !
Le lointain souvenir me la rend plus jolie ;
C'est une autre... et pourtant, c'est celle que j'aimais !



V

POURQUOI M'AIMER ?

« Pourquoi donc ton âme, — un lis parfumé, —
Dit-elle à la mienne un hymne d'amour ?
Tu n'es que colombe et je suis vautour :
Tu regretteras de m'avoir aimé. —

Tu n'as pas la clef de mon cœur, fermé
Tout comme un coffret clos à double tour.
Par le souvenir de celle qu'un jour
Je vis, mon cœur fut longtemps opprimé.

Mais qu'importe, hélas ! un doux souvenir ?
Le temps écoulé ne peut revenir
Et mon âme est comme un sombre cercueil ;

Je ne crois en rien, même en l'avenir,
De l'amour passé je porte le deuil,
— Deuil qu'aucun baiser ne saurait bannir.



VI

LE CHANT DES ROSEAUX

Emmi les longs roseaux protecteurs de la rive,
— Chanteurs aériens, harmonieux roseaux, —
J'ouïs un chant plaintif, qui tendrement captive,
Comme un bruit de rouet, tournant près des fuseaux.

⁂

Musique de soleil et de brise mourante,
Planant sous le parfum qui flotte des pommiers,
Des grands pommiers fleuris, dont la fleur vole, errante,
Comme duvet de cygne ou plumes de ramiers.



Et cette voix qui passe, hélas trop affaiblie !
Me rappelle l'enfant qui dort au fond du lac,
Celle que les Willis, ont, — nouvelle Ophélie, —
Prise dans les flots verts, comme dans un hamac.



VII

ÉCHANGE D'AMES

Echangeons notre âme, ô ma blonde sœur,
— La mienne est amour ; la tienne est douceur —
Échangeons notre âme, ô ma blonde sœur !

*
* *

Soyons deux lis blancs sous le clair de lune ;
— Échangeons notre âme, ou n'en ayons qu'une —
Soyons deux lis blancs sous le clair de lune.

*
* *

La Nuit, dont les yeux d'or sont indulgents,
Laissera filtrer les larmes d'argent
De Phœbé, parmi les ténèbres douces ;
Et des diamants luiront dans la mousse.

*
* *

De grands encensoirs parfumeront l'air,
Balancés par des anges invisibles.
Des accords de harpe, au loin, dans les airs,
Célébreront notre « Hymen invisible. »



VIII

GAMME DE SENSATIONS

Charme vague et subtil des roses marcescentes,
Dont le cœur embaumé s'épanche en doux parfums ;
Ressouvenir lointain des caresses d'amantes,
Fauve odeur des cheveux, frisant sur les cous bruns ;

Héliotrope blanc, timide violette,
Fleurant dans la batiste et sur son torse aimé ;
Encens mystique et pur, que dans la cassolette,
Le clerc thuriféraire a si vite enflammé ;

Je vous aime ! — Le lis à la pâleur étrange
De phtysique, me plaît comme le fuchsia,
— Clochettes tintinnabulantes — et l'orange
A l'écorce rugueuse et le camélia.



IX

VILLANELLE

POUR UNE VEUVE CONSOLABLE

« *Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;*
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie. »
(RONSARD.)

Comme un soupir voilé de chanterelle,
Ta voix se meurt, — douce sonorité, —
— Tel, un sanglot de blanche tourterelle. —

Puis, grave ainsi que le violoncelle,
Ta voix évoque un éden enchanté,
Comme un soupir voilé de chanterelle.

Ton cœur sanglote une plainte éternelle,
— Mais, combien douce en sa lasciveté! —
Tel, un sanglot de blanche tourterelle.

Pour toi, j'ai fait cette humble villanelle;
Chantant ta voix au charme incontesté,
— Comme un soupir voilé de chanterelle;
Tel, un sanglot de blanche tourterelle.



X

LA LEÇON DE MUSIQUE

(D'après Honoré Fragonard.)

Elle rêve. — Ses doigts sur le blanc clavecin
Errent nonchalamment. — Sa tristesse défunte
S'harmonise aux accords plaintifs du clavecin
Mourant dans les recoins de la chambre défunte.
Auprès d'elle, debout, un damoiseau mignard
La contemple en silence, et, tel qu'un gentil page
Sourit en écoutant un vieil air de Mozart,
Et se montre attentif à tourner chaque page.
Le chat ronronne, assis sur l'antique fauteuil,
Auprès d'une mandore et de feuilles jaunies.
Quelle félinité réside dans son œil!
Par des paillettes d'or, les pupilles jaunies
Donnent comme un éclat magnétique à cet œil.



XI

LASSITUDE

Le poète attristé des fins de crépuscule
Est venu, tout songeur, s'asseoir au bord du môle.
Ah! combien las, hélas! il est du crépuscule
Le poète qui vint s'asseoir au bord du môle.

Dans les brumes du soir, l'horizon se recule
Avec la transparence éparse du mirage,
Et le rêve imprécis, dans son esprit recule
Aux sources du passé comme un lointain mirage.

Une barque s'enfuit.....

Et la barque qui dort sur cette mer si calme
Où verdit le reflet du jour agonisant,
Il la contemple fuir avec un regard calme,
Un regard résigné, comme d'agonisant.

Elle semble voguer vers les pays d'aurore,
Où jamais plus n'existera le souvenir;
Et le poète rêve à la nouvelle aurore
Où mourra le sanglot du dernier souvenir.

Une barque s'enfuit.....

Ah! laisse-la s'enfuir, infortuné poète,
Car, là-bas, c'est l'oubli néfaste pour le cœur;
Ah! laisse-la s'enfuir, infortuné poète,
Mais garde le parfum du souvenir au cœur.

Une barque s'enfuit.....

XII

L'ADIEU AU PASSANT

I

— « Passant le cœur te soit léger sous l'aube rose !
Chasse de ton esprit le spleen de la névrose,
Va vers l'horizon bleu,
— Insouciant de l'heure ; — et que ton pied se pose,
Fuyant comme un adieu,
Vers les palais de marbre aux fresques grandioses.
Passant, le cœur te soit léger sous l'aube rose ! »

LE PASSANT

Hélas ! je vais si loin, si loin, sous l'aube triste
Que, les membres meurtris, je dois marcher toujours
Vers les couchants trompeurs, nuagés d'améthyste.
Je suis le Juif-Errant des lointaines amours.

II

— « Passant, le cœur te soit léger au clair de lune !
Lorsque le flot d'argent se brise sur la dune,
A travers la forêt, les loups cherchent fortune
Dans les halliers déserts.
Ne redoutes-tu pas leur plainte inopportune
Au milieu des bois verts ?
Passant, le cœur te soit léger au clair de lune ! »

LE PASSANT

Hélas ! je vais très loin, sous la lune d'opale.
— Dans les sapins altiers siffle le vent du Nord,
Mais l'ouragan qui gronde, ou la triste rafale,
Ne m'arrêtent jamais, ami : « *Je suis la Mort !* »

Poèmes Légendaires

« Sois pur et le Graal t'abreuvera. »

(Richard Wagner.)



I

LE SAINT-GRAAL

Prélude de *Lohengrin.*

A travers l'Ether pur, la blanche théorie
Des séraphins, descend sur l'esquif argenté
Des nuages, portant — mystique allégorie —
Le sang du Christ, gardé dans un vase enchanté,

Ils planent dans le ciel, — musique aérienne, —
Mélodique concert des ailes de saphir,
Symphonie égalant la harpe éolienne
Dans un rhytme plus doux que celui du Zéphyr.

L'un porte dans ses mains, aux blancheurs cycnéales,
Le Saint-Graal béni, — symbole des vertus, —
Et, dans un appel clair comme un coup de cymbales,
Vient le poser aux pieds des chevaliers d'Artus.

Les trente chevaliers, devant cette relique
Se prosternent, pieux, le cœur reconnaissant
Remerciant Jésus et chantent un cantique
Qui vibre dans l'azur, fier et retentissant.

Alors, très lentement, remontent dans l'espace
Célestes messagers, les anges du Graal,
Planant toujours plus haut, plus haut, puis tout s'efface
Aux yeux de Lohengrin, le fils de Parsifal.



II

LES ADIEUX DE LOHENGRIN

A SON CYGNE

O cygne blanc, cygne de neige immaculée,
Sur le lac diaphane et pur comme un cristal,
Tu m'entraînas, coursier à la croupe ondulée,
Pour protéger Elsa contre un destin fatal.

Tu vins, battant les flots avec un doux bruit d'ailes,
Aborder au rivage où seul je dois rester.
Fuis! Retourne au pays des splendeurs éternelles;
Pour Elsa de Brabant il me faut te quitter.

Adieu donc pour un an, ô burg de mon enfance
O bords chéris lointains, où fils de Parsifal,
Je naquis, protecteur zélé de l'Innocence
Et fidèle gardien des trésors du Graal.

L'amour a pris mon cœur et je suis sa victime.
Adieu, grands bois, à ma jeunesse familiers.
Adieu, chers compagnons au courage sublime:
Adieu, cher cygne! Adieu, mes braves chevaliers!

O cygne blanc, cygne de neige immaculée,
Sur le lac diaphane et pur comme un cristal,
Repars vite, coursier à la croupe ondulée,
Je dois lutter ici contre un Destin fatal.



III

L'INCANTATION DES SIRÈNES

Dans l'antre de rochers, où la vague verdâtre,
Vient mourir, en jetant ses écumes au vent,
Les sirènes, au corps aussi blanc que l'albâtre,
Dont le regard charmeur est un lac décevant ;
Les sirènes — la femme et le serpent ensemble —
Les filles de Circé, guettent les matelots,
Et leur chant — un zéphyr musical et qui tremble —
Semble se balancer à la cime des flots.
C'est doux comme un accord de harpes séraphiques
Rythmant une prière à quelque Dieu lointain.
Ou comme le sanglot de ces lyres orphiques
Que balancent dans l'air les esprits du matin.

— « *Nous consolons l'âme qui pleure,*
» *Dit la Voix — la Voix mensongère —*
» *Et nous sommes celles que leurre*
» *Une infortune mensongère ;*
» *Nous consolons l'âme qui pleure.* »
— « *Nous apaisons tous les désirs*
Par l'inconnu de nos baisers ;
Et dans l'ardeur de nos plaisirs,
Les morsures sont des baisers
Qui savent calmer les désirs. »

La voix se dissipe en l'azur, presque mourante.
Et semble se pâmer en des frissons lascifs ;
La nuit descend, et le sortilège qui hante
Les marins, conduit le vaisseau sur les récifs.

Le navire est brisé...

... Pour les noces funèbres,
La lune sur la mer sème ses diamants ;
Les sirènes clament, en chant, dans les ténèbres
Leur victoire sur les trop crédules amants.

Les phares très lointains s'allument en l'espace
Comme des yeux de feu, guetteurs de naufragés,
Et sur le flot qui dort, un souffle de mort passe.

La vague, en déferlant sur les rocs ravagés,
Au milieu des varechs et des algues marines,
Dit le De Profundis *des marins invengés,*
Morts, parce que des cœurs battaient en leurs poitrines.



ÉPILOGUE

— *Donc, mon* « Rêve » *est fini ; — j'ai terminé ce livre.*
« Dame Mélancolie » *a quitté la terrasse.*
Une voix me harcèle et m'ordonne de « Vivre »
Et de ne plus songer au « Nuage qui passe. »

Je méprise ta voix, ô « Raison » *mensongère !*
Et ne veux délaisser « Dame Mélancolie »
Pour plier sous ton joug, impassible mégère.
D'ailleurs, tu sais fort bien quel doux pacte nous lie.

J'ai reçu son baiser — enivrement céleste —
Et, depuis, elle est la Reine de mes Pensées.
J'ai reçu son baiser. — Que m'importe le reste !
Les autres amitiés sont choses insensées.

Tu m'as assez longtemps trompé, Raison stupide ;
Je laisse aux gens naïfs tes glorieux trophées,
Et m'isolant dans mon ignorance candide,
Je m'envole, bien loin, vers le Pays des Fées.



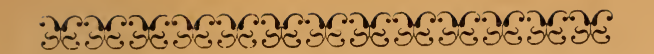


TABLE DES MATIÈRES

IV

LA MORT DU PAGE

V

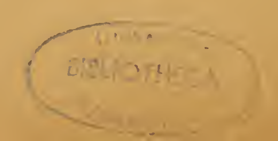
L'ENVOL DES HEURES

VI

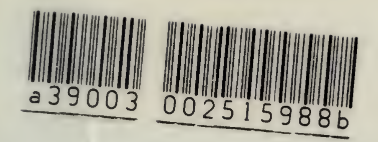
POÈMES LÉGENDAIRES



Nantes. — Imprimerie F. Salières, rue du Calvaire, 10






a39003 002515988b